

ET LA SCIENCE-FICTION NAQUIT...

De temps à autre, des savants prennent la plume pour écrire des romans — Humphrey Davy, Gamow avec Monsieur Tompkins au pays des merveilles, Léo Szilard avec La voix des dauphins, le mathématicien Abbott, Asimov dont on sait qu'il n'est pas seulement professeur d'Université. Il est plus rare que des écrivains soient de véritables savants. Tel était cependant le cas de Rosny. Déjà à dix ans, il étonnait son professeur de mathématiques par la rapidité avec laquelle il résolvait tous les problèmes, même ceux destinés aux élèves des classes supérieures.

Il devait lui-même dire plus tard : « La science est pour moi une passion poétique ; elle m'ouvre par myriades des défilés ou des pertuis dans l'univers ; elle ne m'apparaît jamais morte :

« Ne croyez point, comme on l'a écrit, que j'aie pour elle une vénération mystique : je la dépasse, je la réforme, (...) ce sont les possibilités de la science qui me saisissent et sont la pâture de mes chimères. » (Torches et lumignons, p. 11-12.)

Et les exploits de sa jeunesse n'étaient pas qu'une de ces flammes fugitives qui brillent dans les intelligences adolescentes ! En 1928, on le vit à cette fameuse réunion groupant Perrin et Esnault-Pelterie, qui allait s'occuper de cette discipline nouvelle baptisée par Rosny : l'astronautique. Réunion où il siégeait de plein droit, car les hommes de science qu'il côtoyait le tenaient à part entière comme un des leurs. Le grand physicien Jean Perrin, un des pères de la science nucléaire française, lui consacra une étude en 1936 dans laquelle il écrivait : « Bien entendu, nous reconnaissons d'abord en Rosny Aîné une connaissance vaste et précise des lois de la Nature. Mathématiques, astronomie, physique, géologie, biologie lui sont également familières. En science aussi bien qu'en littérature, Rosny a les dons d'un génie créateur. »

Ces dons, Rosny aurait pu les tourner vers la recherche où, sans

INTRODUCTION

conteste, il eût brillé. Du reste, Borel, comme Perrin, l'y poussèrent. Mais il préféra les vouer à une œuvre étonnante, brillante, riche et variée : la première œuvre de science-fiction de la littérature des temps modernes. Et la liste est longue, même abrégée, des œuvres importantes qu'il publia dans ce domaine : *Les Xipéhuz* (1887), *Le cataclysme* (1888), *La légende sceptique* (1889), *Nymphée* (1893), *Un autre monde* (1895), *La contrée prodigieuse des cavernes* (1896), *Les profondeurs de Kyamo* (1896), *L'épave* (1903), *La mort de la terre* (1910), *La force mystérieuse* (1914), *L'énigme de Givreuse* (1917), *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle* (1924), *L'assassin surnaturel* (1924), *Les navigateurs de l'infini* (1925), *La sauvage aventure* (1935)...

Avant Rosny la science-fiction n'existait pas ; seule existait une littérature approchante : l'anticipation. Qu'il s'agisse de Jules Verne, ou de ses imitateurs, André Laurie, Graffigny, Souvestre, de Robida, ou encore de Casanova et Restif de la Bretonne... tous imaginaient éventuellement une nouvelle société, une nouvelle technique, de nouveaux engins, de nouvelles machines, mais non pas une nouvelle science. Leur univers restait le nôtre, l'électricité s'y développait avec les engins volants, la télévision, les sous-marins... mais ce monde obéissait toujours aux mêmes lois. On y rencontrait les mêmes catégories d'êtres, avec les mêmes possibilités, et si une anomalie apparaissait parfois, elle se rattachait immédiatement à quelque chose de connu. Les immenses cavernes lumineuses de Jules Verne dans *Le voyage au centre de la terre* trouvaient leur explication dans un phénomène d'ionisation : il n'y avait jamais de manifestation ou de vie en contradiction avec ce que nous pouvions par ailleurs appréhender, car il n'y a vraie science-fiction que lorsqu'un auteur invente une science nouvelle.

Avec Rosny par bonheur, tout change. De nouvelles vies apparaissent, de nouvelles sciences. Son œuvre peut être rangée sous une pensée du philosophe Stuart Mill : « Dans ces parties reculées des régions stellaires où les phénomènes peuvent être différents de ceux que nous connaissons, il serait insensé d'affirmer hardiment l'empire de la loi de causalité aussi bien que celui des lois spéciales, reconnues universelles sur la terre. »

Rosny s'en est à son tour expliqué dans *Le trésor dans la neige* : « J'ai toujours pensé qu'il y avait partout une infinité de coexistences, que là où nous ne voyons qu'un soleil et des planètes, il y a des milliards, des trillions de systèmes différents les uns des autres qui s'entretraversent comme si chaque système était un pur néant pour les autres. »

Il multipliera ces types de vies qui s'ignorent mutuellement : les formes, les Moedigen, qui peuplent *Un autre monde*, répondent aux divers êtres vivant sur Mars : les humanoïdes tripodes, dont la tête a l'harmonieuse forme des plus beaux vases grecs, les êtres rampants et mortels, les êtres lumineux dont les géométries étranges et les rassemblements incompréhensibles éclairent les nuits de la planète... Dans *La légende sceptique*, le héros, Luc, perçoit les tremblements éthériques qui portent d'astre en astre les réactions de la vie ; un monde où le repos se

trouve dans le renversement de la polarité de nos énergies, et où tout s'anime.

Comme le dit le critique J. Morel dans son ouvrage, Rosny Aîné et le merveilleux scientifique : « De tous côtés la réalité déborde notre connaissance. La vie flue en formes innombrables et fugitives qui remplacent sans cesse des formes nouvelles, et chaque monde s'acheminant suivant son rythme propre vers un inaccessible devenir, l'univers est dans le perpétuel enfantement du futur. »

Et dans ce monde en évolution perpétuelle, l'homme n'est plus la créature privilégiée des humanistes : la bête verticale n'est qu'un animal parmi tant d'autres. Il s'opposera à d'autres formes de vie qui lui disputeront la prééminence, ou devant lesquelles il devra « courber l'échine ».

Ainsi, dans *La guerre du feu* une alliance s'esquisse un moment entre les mammoths et le héros, l'animal allant même jusqu'à comprendre la valeur du feu et à l'alimenter en bois sec.

Bakhoûn, des siècles plus tard, mènera les siens au combat contre les Xipéhuz, les êtres incompréhensibles et électriques, surgis d'on ne sait où. Les hommes triompheront certes, mais, en son cœur, Bakhoûn portera la blessure de l'autre vie, de l'autre pensée anéantie...

Bien loin dans l'avenir, le métal animé des ferromagnétiques, le fer vivant et sauvage, s'en prendra au fer humain pour exterminer l'homme de la terre, livrée désormais aux seuls minéraux (*La mort de la terre*).

Et quels sont ces êtres de *La force mystérieuse* dont le flux balaye notre terre, et dont la vie se conjugue un temps à celle des hommes ? Nous n'en savons rien. Mais les expériences des savants y mettent en évidence de lois à la fois cohérentes et totalement incompréhensibles à nos yeux.

Dans ces univers, l'homme admet comme égaux tous ces êtres pensants. Naoh respecte et admire les mammoths, tandis que, de son côté, le jeune savant de *La force mystérieuse* déplore la mort de l'être inconnu qui s'est soudé à lui... Bien avant *Ose de Farmer*, Rosny conte dans *Les navigateurs de l'infini* les amours du Terrien et de la Martienne. Amours que l'anatomie, la physiologie des deux êtres privent de tout lien charnel, mais qui, pour n'être qu'une union des esprits, n'en sont que plus vivaces.

Avec une maîtrise totale, Rosny s'exerça aussi dans le domaine du fantastique, et *La jeune vampire* est déjà *Rosemary's baby*, plus ramassé, plus dense (roman où d'ailleurs le fantastique s'estompe au profit de l'examen clinique d'un cas). Le vampirisme qui apparaît dans *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle* n'a rien non plus de classique : il est du même ordre que le pouvoir des mimosées bleues et violettes qui modifient la gravité près de leurs racines. Et que dire de *L'assassin surnaturel* sinon qu'il constitue un des contes fantastiques les plus denses, les plus implacables jamais écrits ?

Cet amour de la science, et même de la science folle en apparence, cette

INTRODUCTION

dépossession de l'homme de sa prééminence, va de pair ici avec le sentiment de l'universelle solidarité des êtres, avec « ce besoin de sauver la nature qui est peut-être un souci parfaitement vain, mais peut-être aussi un sûr instinct. L'homme, dira encore Rosny, abuse fabuleusement de son génie et de sa puissance. Qu'il soit implacable, c'est la norme des luttes de l'être ; mais qu'il anéantisse successivement les espèces, c'est peut-être un suicide. »

Car la science ne peut dépoétiser le monde : « L'aube sera-t-elle moins divine à l'âme et aux sens, pour savoir la gamme des rayons, pour pressentir les potentiels variant avec la lumière et la chaleur, la fabrication d'électricité liée à la formation et à l'évanouissement des nuages, pour se sentir vivre dans le courant de forces indéfiniment nuancées et s'abandonner au songe de la connaître davantage. » (La légende sceptique.)

Cette œuvre, Rosny la porta en lui dès ses premiers pas dans les lettres. Il confia dans ses souvenirs ce qu'était cette année 1887 où il entreprenait à la fois une œuvre, que l'on baptisa naturaliste, et celle hautement originale qui le distingua de tous ses contemporains : « Je retouchais les Xipéhuz, je terminais mon Livre étoilé qui n'a jamais vu et ne verra jamais le jour des librairies ; je rassemblais les foules du Bilatéral, je notais Marc Fane et les linéaments de Daniel, je me perçais dans les songes sans fin de La légende sceptique, j'esquissais un roman des Cavernes. »

Après lui, et grâce à lui, un écrivain séduit par la littérature de science-fiction peut désormais ne plus suivre l'exemple de Jules Verne et de H.G. Wells, décrivant l'avenir en prolongeant les lignes du présent, devant leur époque, mais demeurant sans discontinuer sur le même plan ; il peut entrevoir autre chose, imaginer l'inimaginable.

C'est de Rosny que procèdent Maurice Renard, dont L'homme truqué est un prolongement à Un autre monde ; H. J. Proumen, Francis Carsac dont les Misliks de Ceux de nulle part sont frères des Xipéhuz et des ferromagnétaux... Et même Stephan Wul... Et tant d'autres !

Depuis, cette œuvre abondante, unique, exemplaire, a pénétré partout. Elle a montré la première qu'il était possible à un romancier de faire craquer tous les cadres, y compris ceux de la science, de la bouleverser, de la mettre en question, qu'il était permis de tout oser, à la seule condition d'être cohérent, d'inaugurer le péril comme support d'une fiction.

J. Morel, mieux que quiconque, a caractérisé la démarche de l'écrivain par ces mots : « Sans effort, J.-H. Rosny imagine, hors de toute expérience humaine, des Êtres et des Formes. Seul l'effort des créateurs des géométries non euclidiennes est comparable à celui d'un Rosny, construisant avec des données de la métaphysique pluraliste dans le monde de la fantaisie. »

andré gerard
marabout

LES
ROIS
DE
L'ESPACE

J.-H. Rosny Aîné

récits de
science-fiction

J.-H. ROSNY AÎNÉ

RÉCITS
DE
SCIENCE-FICTION

Edition établie et préfacée par Jean-Baptiste Baronian

Introduction de Jacques van Herp

andré  gérard
marabout